

LE BONHEUR

1. La Dialectique du Bonheur

1.1 UNE CLARTE : LE BONHEUR EST DANS LA SATISFACTION DE NOS REVES... « Réussir sa vie » est sans doute l'expression où le plus immédiatement se montre la parfaite *clarté* dont jouit l'intuition universelle du bonheur. En revanche, au cœur de cette clarté retentit avec *distinction* l'idée d'une harmonie, d'une correspondance encore toute à faire (à « réussir ») entre un monde intérieur et subjectif de *fins – objectifs, projets, rêves...* – que la personne incessamment projette devant soi, et un état de choses de *départ* qui, à l'opposé, est « objectif », extérieur et donné – la « réalité » – qu'elle devra être capable de transformer selon ses désirs et sa volonté de bien, si elle veut être, un jour, heureuse. Avec la définition ci-dessous Kant ne fait donc qu'exprimer ce que tout le monde pense autour du Bonheur :

« *Le bonheur* est l'état où se trouve dans le monde un être raisonnable pour qui, dans toute son existence, tout *va selon son désir et sa volonté*, et il suppose, par conséquent, l'accord de la nature avec tout l'ensemble des fins de cet être, et en même temps avec le principe essentiel de sa volonté » Kant T(248)

« L'ensemble des fins » signifie ici l'Être entier de l'Homme, en tant qu'Homme [Aristote T242(H) et (B)]. Le Bonheur, dirions-nous est ce cadeau promis, certes, comme aboutissement de tous les « désirs » d'un homme, dans la mesure où, toutefois, cette parfaite satisfaction coïncide avec une plénitude *ontologique* parfaitement atteinte : avec la « réussite », l'épanouissement authentique de notre être en sa vraie nature.

Ici et maintenant je ne *désirerais* que sortir et faire la fête, tandis avec tout mon être *veux* mon BAC, un « désir » bien plus profond que le premier, car il à faire avec le *sens* de ma vie, avec une idée de réussite qui engage irrépensiblement ma Volonté de me « réaliser », d'actualiser pleinement ma vraie *puissance* et atteindre mon *akmé*.

Et alors... – pour continuer à interpréter les mots de Kant – et bien quand j'aurai eu mon BAC... *là* je ferai la fête, car ma Volonté et mon Désir seront en accord... et ça sera le Bonheur ! ... Evidemment à condition que la Nature aussi soit d'accord pour me donner la santé – la mienne et celle des personnes qui me sont chères – et qu'elle permette que je dispose des moyens matériels pour une vie suffisamment tranquille de ce point de vue...

Bref, tout le monde pense que lorsque tous nos rêves sont en accord avec notre volonté d'épanouissement, et que le monde extérieur est à son tour bien d'accord pour nous concéder ce qu'il nous faut pour les réaliser, et bien là c'est le Bonheur. Quel rêve en effet! Une entière existence où la « Nature » – la réalité qui existe *en dehors* de nous puisque *malgré* nous – est en accord parfait avec l'ensemble de nos désirs et le mobile profond d'où émane notre Volonté rationnelle, qui fait de nous des êtres humains.

Une condition dont la seule possibilité nous renvoie immédiatement « aux dieux » : « Si jamais les dieux ont fait quelque don aux hommes, il est raisonnable de supposer que le bonheur est bien un présent divin, et cela au plus haut degré parmi les choses humaines, d'autant plus qu'il est la meilleure de toutes ». (T242(F)). **Et pourtant....**

1.2 ... SANS DISTINCTION : SATISFAIRE NOS REVES PEUX NOUS RENDRE TRES MALHEUREUX – Et pourtant, il y a bien plus, et une authentique réflexion sur le Bonheur ne s'amorce que lorsque la conscience humaine démasque la naïveté et l'infantilisme d'une telle croyance, essentiellement fondée sur une *imagination* non contrôlée par notre *raison* : « oh que je serais heureux/se » si j'arrivais à réaliser ce désir, ce projet, ce rêve... Lisons à ce propos *Le Figaro* du 12 février 2012

« La chanteuse et actrice américaine Whitney Houston, l'une des artistes pop ayant vendu le plus de disques avant de voir sa carrière sombrer dans la drogue et l'alcool, est morte samedi 11 février 2012 à 48 ans dans un hôtel de Beverly Hills. [...] Depuis le début des années 2000, des problèmes de toxicomanie avaient valu à Whitney Houston de faire souvent la une de la presse populaire. [...] En 2010, elle avait dû annuler une partie de sa tournée européenne et être hospitalisée à Paris pour une infection respiratoire. Elle était toujours confrontée à ses démons qui lui avaient valu une nouvelle cure de désintoxication au printemps dernier. Sa dernière apparition publique remonte à jeudi, où elle a été aperçue devant une discothèque d'Hollywood débraillée et désorientée, selon la chaîne ABC... » [*Le Figaro*, 12/02/2012]

Notre *cœur* connaît très bien la raison essentielle et unique de cette mort, ainsi que de toutes les morts de ce même genre que notre époque connaît ô combien : Marilyn Monroe, Michael Jackson, Jimmy Hendrix, John Belushi, Heath Ledger... Que Whitney Houston était *malheureuse* – que son *présent* n'était pas une « bonne-heure » – cela nous paraît absolument évident. De sa part, notre *raison* nous suggère aussi que cet effrayant *malheur* était lié d'une façon tout à fait substantielle au *genre de vie* que cette femme avait bien *choisi* de vivre... en y *réussissant* pleinement !

1.3 NOTRE ZERO : LE VIDE ENTRE L'HOMME ET SON BONHEUR – Bref, notre cœur et notre raison concordent sur un point précis et définitif, et d'autant plus énigmatique : cette pauvre femme est morte si misérablement non seulement *malgré* mais même à *cause* du fait que tous ses rêves d'enfance et ses projets de réussite avaient si merveilleusement abouti, car la « nature » lui avait été indéniablement très favorable. Il faut donc ajouter que non seulement la « nature » *extérieure* doit donner son accord à ce que nous satisfissions notre Désir et notre Volonté en atteignant *par conséquent* le « Bonheur ». Il faut encore que notre propre nature, notre réalité *intérieure* nous dise son OUI pour que l'existence d'un Génie de la Lampe qui exauce tous nos projets et nos phantasmes coïncide en effet avec une félicité concrètement atteinte. Et un tel *oui* n'est pas tout à fait évident à obtenir.

Nous revoilà donc confrontés à une « dialectique interne » : en toute son envergure et ses enjeux réels, le Bonheur ne s'impose à notre attention que lorsque, le moment venu, il montre de ne pas être au RDV. Sa décevante absence là où nous l'attendions pourtant, et l'étonnante obscurité de sa notion que nous prétendions connaître en ignorant de l'ignorer (« mais alors... *c'est quoi* le bonheur ?... ») nous rebondissent douloureusement sur nous-mêmes.

Cette évidence de départ, à la fois dialectique et bien *tragique*, est le 0 de toute pensée philosophique qui se soit penchée sur la question. La totalité des époques de la pensée nous donne en ce sens un témoignage cohérent et unanime... [Aristote T242(A) CDP, 214 ; Sénèque T244(0) ; Kant T248(A) ; Dostoïevski T251]... ce que nous pouvons bien comprendre après avoir pris en compte la Grande Enigme du Désir, ce témoignage nous parlant du Vide structurel qui sépare non seulement le Désir du *plaisir* que soit disant tout désir convoite, mais aussi notre universel désir de *bonheur* et notre capacité – voire notre *volonté* même – de l'atteindre en effet.

Nous dirons dès lors : une sorte de « désharmonie préétablie » oppose non seulement l'« ensemble de nos fins » au monde réel, mais aussi, à l'intérieur de nous-mêmes, notre esprit à son propre fond, d'où incessamment nous voyons jaillir à la fois des nouveaux désirs, et – *en riposte*, dirait-on – une insatisfaction toujours renouvelée. Le bonheur nous échappe, donc, car une « réalité » toute intérieure mais pas moins incontournable nous oblige à admettre qu'aussi l'« ensemble de nos fins » nous échappe, et cela, finalement, puisque c'est notre esprit qui s'échappe à lui-même, et à ses mobiles ultimes.

Cet échec « pré-ordonné » de notre âme qui, le moment venu, se retrouve si éloignée d'elle-même, engendre une sorte de « double pas » universellement connu : (I) tout d'abord l'arrêt imprévu d'une première prise de conscience de cet auto-éloignement ; (II) ensuite, la ferme intention de « rentrer chez soi » et [re]converger vers son centre, vers la source ultime de son *être*, d'où émanent non seulement nos désirs irréflectifs mais, bien plus profondément, tout ce qui leur donne un *sens*, en orientant de la sorte notre vie vers un bonheur réellement fondé.

Nous allons voir maintenant comment les différentes époques de notre histoire ont interprété ce double mouvement de perte-retrouvaille.

2. La dynamique du Bonheur : le *nostos* à la Recherche de « chez soi »

« Cet air plus pur que les poètes ont vainement essayé de faire régner dans le Paradis et qui ne pourrait donner cette sensation profonde de renouvellement que s'il avait été respiré déjà, car les vrais paradis sont les paradis qu'on a perdus ». [Marcel Proust, *Le temps retrouvé*]

2.1 L'eudémonisme des « écoles grecques »

(1) La conception antique du Bonheur est « eudémoniste »

« Les écoles grecques ne regardèrent point la vertu et le bonheur comme deux éléments distincts du Souverain Bien, et cherchèrent l'unité du principe suivant la **règle de l'identité** » (Kant, T258(D3))

Kant nous donne ici une définition succincte mais impeccable de l'eudémonisme des Anciens. La « règle de l'identité » des « écoles grecques » signifie que pour les anciens le bien *moral* – la **vertu** : ce que nous *devons* faire et être – et le bien *personnel* – le **bonheur** : ce que nous *désirons* faire et être – **ne sont qu'un seul et même bien**. Autrement dit, la pratique de la vertu porte en soi, immédiatement, et par une nécessité strictement *naturelle*, sa propre récompense en termes de bonheur : si tu es **vertueux**, alors tu es **heureux**

« Puisque l'homme tempérant est juste, courageux et saint, il est nécessaire qu'il soit parfaitement homme de bien ; et qu'étant homme de bien, toutes ses actions soient bonnes et belles, et que, vivant bien il soit heureux » [Platon T241(E)] – « La vie des gens de bien n'a nullement besoin que le plaisir vienne s'y ajouter comme un surcroît postiche mais elle a son plaisir en elle-même » [Aristote T242(E)] – « La vertu suffit-elle donc pour vivre heureux ? Parfaite et, divine qu'elle est, pourquoi n'y suffirait-elle pas ? [...] L'homme établi sur une telle base, il faut que, bon gré malgré, il ait pour compagnes une gaîté constante, une joie élevée qui vienne d'en haut » (Sénèque T244(5)) – « Au principe de tout cela, comme plus grand bien : la prudence. [...] Elle nous enseigne qu'on ne saurait vivre agréablement sans prudence, sans honnêteté et sans justice, ni avec ces trois vertus vivre sans plaisir. Les vertus en effet participent de la même nature que vivre avec plaisir, et vivre avec plaisir ne peut pas en être séparé » [Epicure T243 CDP, 129]

Voilà donc la « la règle de l'identité » qui fait l'essence de l'« eudémonisme ». « *Il faut que, il est nécessaire que...* le bonheur accompagne la vertu ! » prétend l'Antiquité classique, pour laquelle cet « il faut » n'est pas qu'un « postulat de la raison pratique » (Kant T248(D2)) c'est-à-dire une prétention à son tour *purement* morale que nul homme, par un incontournable sens de la justice ne saurait éviter d'avancer. **Non** : pour la Sagesse Ancienne il s'agit là d'une **nécessité naturelle**, fondée sur la constitution même de l'être humain, en ce qu'elle s'enracine dans l'Être du Cosmos, en y puisant sa vie, et en la manifestant à son tour, et au plus haut degré.

De même, donc, si nous pratiquons un « bon » régime de vie physique – des aliments « naturels », riches en « vertus » nutritionnelles, des activités conformes à notre « constitution » – il s'en suit *nécessairement* la santé de notre corps, de même si nous pratiquons une vie morale « vertueuse », il s'en suit nécessairement le bonheur de notre âme.

(2) Il ne faut par conséquent qu'acquérir la Sagesse, à la fois « spéculative » [*scientia*] et morale [*temperantia, prudentia, constantia...*] nécessaire et *suffisante* à connaître la « nature des choses » et à s'y conformer, et le bonheur coulera à flot dans notre être à partir de l'Être du Cosmos, auquel nous nous serons de la sorte rattachés, comme une main engourdie dans laquelle le sang provenant du corps auquel elle appartient recommence enfin à circuler. L'homme « eudémoniste » *peut* connaître sa nature, en ce qu'il peut pénétrer la Nature et sa Loi, qui est Ordre et Harmonie transparents à notre entendement. Par conséquent, il peut réaliser son bonheur, grâce à la seule force de sa raison « naturelle » :

« Cette raison, lorsqu'elle s'est ajustée, accordée avec ses parties, et, pour ainsi dire, mise à l'unisson, a touché au souverain bien. En effet, il ne reste rien de tortueux, rien de glissant rien sur quoi elle puisse broncher ou chanceler. » (Sénèque T244(3))

(3) Cette foi ultime dans l'*être naturel* (dans la Nature de l'Être) n'empêche que la malheureuse révélation du « néant de notre être » (Pascal T220) demeure, en tout état de cause, l'incontournable début de toute vraie Quête du Bonheur :

« Le bien de l'âme, c'est à l'âme de le trouver. *Si jamais elle a le temps de respirer et de rentrer en elle-même*, oh combien, dans les tortures qu'elle se fera subir, elle s'avouera la vérité, et dira : « Tout ce que j'ai fait jusqu'à ce moment, j'aimerais mieux que cela ne fût pas fait : quand je réfléchis à tout ce que j'ai dit, je porte envie aux êtres muets ; tout ce que j'ai souhaité, je le regarde comme une imprécation d'ennemi ; tout ce que j'ai craint, grands dieux, combien c'était meilleur que ce que j'ai désiré ! [...] Voyez-vous ces gens qui vantent l'éloquence, qui escortent la richesse, qui flattent la faveur, qui exaltent le pouvoir ? Tous ils sont hostiles, ou, ce qui revient au même, ils peuvent l'être. Autant est nombreux le peuple des admirateurs, autant l'est celui des envieux. Je veux un bonheur qui ne soit pas pour les yeux ; je le veux substantiel, partout identique à lui-même, et que la partie la plus cachée en soit la plus belle ; voilà le trésor à exhumer... » [Sénèque T244(1)]

Pour l'Antiquité grecque et latine aussi, donc, ainsi que pour toutes les autres civilisations que l'humanité a connues, le voyage à la Recherche du Bonheur est nécessairement un « nostos », un chemin de *retour* – comme celui d'Ulysse – qui ne commence que lorsque l'esprit humain prend conscience qu'il s'est perdu en chemin, qu'il passe sa vie à se torturer l'esprit et le corps sans aucune raison recevable... et que c'est l'heure de « rentrer chez soi », selon les paroles à la fois de l'Odyssée, de Sénèque et de l'Évangile (T247 « *Étant rentré en lui-même, il se dit: Combien de mercenaires chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim!* »).

(4) Où donc la différence entre l'« enfant prodigue » et l'âme du stoïcien ? La différence est en ce que pour se retrouver et se ressourcer, le premier rentre à la « maison du Père » son *créateur* qui l'a autrefois déjà « tiré du néant », tandis que ce dernier rentre dans l'Être de la Nature, où seulement *son* être peut puiser les forces pour gagner le combat contre l'impuissance de *sa* nature :

« Elle est noble, l'ambition de l'homme qui, *consultant moins ses forces que celles de sa nature*, s'essaye à de grandes choses et conçoit en lui-même des projets de grandeur que les âmes le plus virilement douées seraient impuissantes à reproduire [...] Et c'est à la nature des choses, qu'il en rendra grâce » [Sénèque T(39)]

Le « néant de notre être » qui empêche à notre bonheur *naturel* de s'installer... *naturellement*, signifie donc, chez les Anciens, une lutte, un combat interne à *une même* nature : la guerre entre la partie inférieure (terrestre) de notre âme, et sa partie supérieure (céleste). Au contraire, chez les chrétiens le Ciel et la Terre – Dieu et l'Homme, le Créateur et la créature... – sont *deux* natures différentes, que seulement la Grâce toute-puissante de Dieu peut arriver à unifier.

Ce voyage de retour coïncide avec une inversion complète de priorités – une *conversion* (*katastrophé*, di Platon) – qui voit la *loi tyrannique du désir* se transformer enfin, dans le cœur de l'homme vampirisé et « torturé » par ses pulsions, en un intense *désir philosophique de Loi* et de modération : « un désir propre à notre nature » puisque jaillissant de la « nature des choses ».

Parcourons donc, dans les §2.2 et le §2.3 les différentes étapes de cette double transmutation de l'Homme Naturel en Bête, et de la Bête en Animal Philosophique.

2.2 L'Homme : non pas Bête, mais Animal Tragico/Philosophique

(1) « Animal politique » l'Homme trouve dans la Cité son « lieu naturel », c'est à dire l'endroit où il peut naturellement s'épanouir grâce aux « puissances » de la Pensée et de la Parole dont il est doué, et qui lui permettent de connaître le monde et de communiquer avec ses semblables. Si en somme les chrétiens regardent à l'homme comme à une *créature* faisant harmonieusement partie du plan général de la *Création*, et toutefois « mystérieusement » et « douloureusement » destinée à la Chute à cause de sa « faute originale » – l'esprit des Anciens y voit de sa part tout d'abord un *animal* qui, comme tous les autres animaux, appartient à la Nature, au sein de la quelle seulement il peut réaliser *sa* nature, qui est primordialement *politique*

« Socrate - Fais-moi donc encore le plaisir de me dire si l'homme est ou n'est pas dans la classe des animaux. Calliclès - Comment n'en serait-il pas ? » [Platon, Gorgias] - « La cité est un fait de nature et l'homme est par nature un animal politique. Le sans-cité par nature et non par l'effet du hasard, est donc certainement ou un être dégradé, ou un être supérieur à l'espèce humaine. C'est bien à lui qu'on pourrait adresser ce reproche d'Homère : « Sans famille, sans lois, sans foyer... ». L'homme qui serait par nature tel que celui du poète n'aspirerait qu'à la guerre et il serait alors incapable de toute union, comme un oiseau de proie... » [Aristote, Ethique à Nichomaque]

(2) **Mais voici la Tragédie** : dans ce cas aussi, l'harmonie naturelle du Cosmos qui abrite notre être est énigmatiquement destinée à subir l'attaque de quelque chose – un « néant » – qui l'expose fatalement à la perte de soi et au malheur. A l'origine de cette catastrophe, du gouffre qui, le moment venu s'interpose entre nous et nous-mêmes – entre l'« animal » et le « rationnel/politique » – la pensée grecque voit la *Bête* : le monde bouillonnant et incontrôlé de nos désirs *soi-disant* « animaux » ... mais en réalité beaucoup trop sociables et humains. De même que tous les autres animaux, en effet, l'homme *désire*... mais nous savons qu'au moment même où, visant son plus grand bonheur, cet animal-qui-parle-et-désire au sein de la Cité s'adonne à satisfaire pleinement et sans restrictions tous les besoins et les aspirations dont la Nature a apparemment *rempli* son être... et bien il se découvre par là même tragiquement condamné à *se vider* de soi-même et de toute vie qui, pour un être humain, soit digne de ce nom.

Le cercle se boucle enfin : l'homme qui, en quête de son bonheur, choisit la « vie de jouissance » (T(6)) en considérant comme une *liberté* le pouvoir de combler sans restriction tous ses désirs *soi-disant* « naturels » – comme les autres animaux *soi-disant* le font – se condamne en réalité à en devenir un esclave : à s'exproprier de soi-même pour devenir une marionnette à la merci à la fois de sa « bête » intérieure, et de ses semblables. Pourquoi ? Car l'homme est certes un « animal » mais pas comme les autres (1) à la différence que chez les autres animaux, les désirs humains suivent la mystérieuse loi auto-engouffrant de l'avidité *d'en vouloir toujours plus* ; (2) Aucun animal ne poursuit le « paraître », la gloire sociale, la renommée... Aucun animal, donc, ne pourra jamais devenir un esclave de ses semblables comme l'homme peut le faire.

(3) **CONCLUSION EUDEMONISTE : la nature humaine a ses propres lois** – irréductibles à celles qui régissent le reste du monde animal – et qu'il faut donc *connaître* – = connaître la « fonction de l'homme » (T242(B)) au sein du Cosmos – si l'on veut fournir des indications pertinentes tant sur la vraie nature du bonheur, que sur la façon dont on peut concrètement l'atteindre, c'est-à-dire sur le *genre de vie* qu'il faut vivre pour être heureux. Le résultat de cette enquête sera qu'il faut faire *exactement le contraire* (T241(D)) de ce que prône l'hédonisme effréné de Calliclès, car l'injustice et le dérèglement ne peuvent en réalité que nuire et faire le malheur de ceux qui les pratiquent.

2.3 Le remède : « il faut renverser nos discours précédents, et l'on fera tout le contraire... »

2.3.1 La Nature est Tempérance

La première chose à faire sera donc de *réellement* contempler la Nature, en vrais philosophes :

« La nature, en effet, est le guide qu'il faut suivre ; c'est elle qu'on observe, elle que consulte la raison. C'est donc une même chose que vivre heureux et vivre selon la nature » [Sénèque, T244(2)].

Pourquoi cela ? Pourquoi une raison qui contemple la Nature en arrive à conclure que « c'est une même chose » qu'une vie heureuse et une vie qui s'y conforme ? Car à bien regarder – avec un œil savant, et non pas avec l'œil d'un rapace – aucun être vraiment naturel n'est intempérant ou dérégulé comme le prétendent le dangereux démagogues à la Calliclès. Bien au contraire, nous savons que pour les Anciens la Nature est en elle-même une force qui conduit à l'Ordre, au « Cosmos », à l'équilibre géométrique (Platon T(208)) car l'« égalité géométrique » n'est pas pour eux une donnée inerte à constater ou à « calculer ». Elle exprime au contraire la force intérieure [*virtus*] qui anime le Cosmos et le rend capable de régler tout ce qui à son intérieur est dérégulé, de dresser tout ce qui est tordu... Ce qui signifie que la Tempérance – le pouvoir de dominer ses désordres, et de « se vaincre soi-même » – n'est que la manifestation, chez l'individu humain, d'une puissance d'ordre cosmique infiniment supérieure à lui – et donc *autre* que lui-même – et qu'il doit enfin *laisser agir*, de même que pour le chrétien rien de bon ne peut être réalisé par l'homme sans l'intervention « gracieuse » de la force de Dieu (l'*autre* en lui).

« Elle est noble, l'ambition de l'homme qui... *consultant moins ses forces que celles de sa nature*, s'essaye à de grandes choses et conçoit en lui-même des projets de grandeur que les âmes le plus virilement douées seraient impuissantes à reproduire [...] Et **c'est à la nature des choses, qu'il en rendra grâce** » [Sénèque T244(2)] et cf. Platon T241(E)]

Etre « vertueux » signifie donc, dans cette perspective, tout simplement se conformer à la « nature des choses » – *rerum natura* – en se faisant pénétrer par les *virtutes* – les forces, les puissances... – qui animent et traversent l'univers dans tous les sens. Remarquons bien, en revanche, que cette nature, en ce qu'elle est en soi capable de rendre l'homme vertueux, par là même le dépasse infiniment en force et puissance – ainsi que le Dieu des chrétiens – en se présentant, cohéremment, comme la destinataire d'une « action de grâce ».

2.3.2 L'inversion des forces : du tourbillon/tonneau à l'Arbre du Bonheur

Il ne nous reste donc qu'à *incarner* pleinement la Nature qui est en nous, en nous transformant en un *microcosmos* à l'image de l'univers qui nous a enfantés. Pour ce faire, l'« homme véritable » bien enraciné en lui-même fera en sorte que sa raison, s'appuie sur cela même qui à présent la fait perdre dans le monde tout extérieur des sens : il ne s'agira en effet que *d'inverser la polarité des courants centrifuges* qui jusqu'ici nous ont vidés de nous-mêmes, *pour en faire des forces centripètes* qui re-convergent vers notre centre... (**Sénèque T244(3)**)... Nous aurons de la sorte transformée le tourbillon de Pascal, le tonneau des Danaïdes... en l'arbre vigoureux de notre bonheur.

Ces conclusions valent invariablement pour toutes les écoles de l'Antiquité, que pour cette raison Kant classifie sous un même titre (la « règle de l'identité » des « écoles grecques »), ainsi qu'Aristote même le fait, en considérant sa théorie comme l'aboutissement de toutes celles qui l'ont précédée [T242(E)].

En synthèse : l'homme est un être vivant comme tous les autres. Il appartient donc à la Nature, en ce qu'il a une nature. Or sa nature *spécifique* s'exprime éminemment dans l'usage *effectif* de sa raison (Aristote T242C, Sénèque T(41)). De même, donc, un poisson ne réalise sa propre « vertu » qu'en nageant, de même l'homme ne se réalise – n'actualise effectivement son humanité – qu'en exerçant activement sa raison, selon sa propre nature. Or par sa *nature* la Raison non seulement « discerne » le vrai du faux, l'illusion de la tromperie, ce qui est plein de sens de ce qui est seulement une vanité, mais elle est une force active [*ergon, dynamis*] de la Nature, qui spontanément repousse le faux, le vain, le dérégulé, pour installer la Vérité, l'Ordre, l'Harmonie, et donc le *bien-être*, à savoir le bonheur.

La *vie philosophique* – la vie intégralement consacrée à l'épanouissement de sa propre raison, dans sa double dimension théorique et pratique, et donc à son auto-épanouissement comme être de raison – est par conséquent, pour l'homme de l'Antiquité, la « vie bienheureuse » par excellence.